

« Après-midi, j'ai dessiné un oiseau »

Alexis Lefrançois

Volume 18, Number 6 (108), November–December 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefrançois, A. (1976). Review of [« Après-midi, j'ai dessiné un oiseau »]. *Liberté*, 18(6), 193–198.

## *littérature québécoise*

### « APRÈS-MIDI, J'AI DESSINÉ UN OISEAU »

Dans le premier recueil de Jacques Thisdel, *Après-midi, j'ai dessiné un oiseau*<sup>(1)</sup>, la poésie (car il s'agit bien de poésie) ne s'exprime pas — pas exclusivement, presque pas — par le texte écrit. Participant en cela de tout un courant de la poésie moderne, depuis les travaux littéraires des futuristes russes et italiens passant par les *Calligrammes* d'Apollinaire et, plus près de nous, les poésies « visuelle », « concrète », la « typoesie » et même les « topoèmes » d'un Octavio Paz, poète pourtant particulièrement « littéraire », Thisdel en plus d'utiliser le support verbal traditionnel a recours dans son livre à de multiples signifiants extralinguistiques : graphisme, dessins d'enfants, photomontages, collages, etc. Le mot est ici réduit à n'être qu'un simple élément d'un ensemble dont le sens poétique est rendu tout autant par le dessin ou l'autographie que par le texte lui-même.

Comme le disait Jiri Kolar, cité par Jean-Clarence Lambert dans son introduction à *Poésie en question*<sup>(2)</sup> : « le poète

---

(1) Editions du Noroît, Saint-Lambert, 1976.

(2) Poésie en question, *Opus International*, No 40/41, Paris, 1973 (ce numéro d'*Opus* fait magistralement le point sur les tendances actuelles en matière de poésie visuelle, sonore, typoesie et même déborde sur ce mouvement qu'on appelle là-bas « electric generation »).

concret dispose du champ sémantique global, le texte-monde verbal et non verbal (...) sans exclusive, n'importe quoi : l'écriture et la typographie, bien sûr, mais aussi la photographie, le dessin, le logogramme, le cri, le nuage, le fleuve Ogoué ».

Plusieurs titres des Editions du Noroît déjà se situaient à la lisière de ce qu'il est convenu d'appeler traditionnellement poésie : particulièrement les livres de Jean Charlebois, et surtout le dernier, *Tendresse*<sup>(3)</sup> dans lequel au détour du discours poétique proprement dit surgissaient pêle-mêle photos d'enfance, fac-similés de lettres personnelles, de dictées, de bulletins scolaires, etc. Même certains recueils plus littéraires intégraient à leur architecture mais à un degré moindre des éléments non verbaux : empreintes d'herbes sèches et de brindilles dans les *Poèmes des quatre côtés* de J. Brault, ou dans d'autres recueils : pages blanches et tracés abstraits. Cependant, jamais dans aucun des livres du Noroît, le texte n'a été aussi « ravalé », si l'on peut dire, et de façon aussi cohérente et poétiquement efficace.

Le propos du recueil est simple. Il est tout entier dans son titre très bien choisi ; aussi dans la présentation des pages-couvertures qui reproduisent ces cahiers-lignés-pour-écrire-à-l'encre que tous les écoliers québécois connaissent, et qui ont au recto une chic scène couleur de chasse ou de pêche, une image pieuse ou un paysage ; et au verso en bilingue la « table addition table », la « table multiplication table » (« 2 fois times 1 font are 2 ») et ces fascinantes tables d'arithmétique grâce auxquelles on apprend entre autres choses indispensables qu'un scrupule est un poids d'apothicaire, que vingt mains font une rame et vingt gros une once.

La couverture du livre est donc un paysage — assez désolé. Sa teinte sépia, au contraire des cahiers réels à couverture polychrome, en accentue la tristesse, lui confère la qualité de ces photographies anciennes et contribue à le rejeter

(3) Lire à la suite *Tendresse* de J. Charlebois, Ed. du Noroît, Saint-Lambert, 1972, et *Projet d'aménagement d'un rivage de l'amour total* de Daniel Biga, Ed. Saint-Germain des Prés, Paris, 1972, publiés en même temps, pour constater certaines coïncidences (intrusion par exemple de photos de famille) et la concordance de certaines démarches, pourtant pas concertées le moins du monde.

dans ce lointain d'amertume mêlée de douceur et de tendresse que l'on éprouve pour les choses de l'enfance, de son enfance.

Une prairie, des clôtures de bois, quelques sapins, un ciel immense : paysage québécois. Si l'on en doutait, l'expression *Après-midi, j'ai dessiné...* (et non, comme il faudrait le dire selon la norme internationale : *Cet après-midi...*) viendrait resituer le recueil dans son espace géographique. Le titre est écrit à la main dans le ciel d'une écriture enfantine, avec au-dessus la silhouette en forme de V que dessinent presque tous les enfants lorsqu'ils veulent représenter un oiseau.

Regarder cette couverture m'évoque chaque fois l'écolier condamné à son pupitre et aux longues heures d'ennui, mais qui serait parvenu à s'en échapper, à s'enfoncer dans son cahier d'écriture pour disparaître quelque part dans le ciel déguisé en n'importe quoi, et peut-être en oiseau ; le sourire triomphal de l'enfant qui revient de l'école en disant à son père : « après-midi, j'ai joué ». Traduire : « après-midi, ils n'ont pas réussi à m'avoir. Je n'étais pas là. J'ai vécu ailleurs ». A l'ennui du quotidien, des J.M.J. à inscrire dans la marge en haut des devoirs, à la mototonie des lignes doubles qu'il ne faut pas dépasser lorsqu'on apprend à écrire, à toutes les normes, les règles et les mots d'ordre, l'enfant peut, et toujours oppose irréfutablement : « *après-midi, j'ai dessiné un oiseau* ». De même le poète. Et c'est peut-être là que réside le véritable pouvoir subversif de la poésie quels que soient ses thèmes et ses modes d'expression.

*Après-midi, j'ai dessiné un oiseau*, c'est l'adulte qui se souvient de son enfance ou, plus justement : le poète qui pose sur le monde qui l'entoure son regard d'enfant, qui tente de percevoir les choses comme les enfants naturellement, spontanément les sentent, afin d'en débusquer toute la fantaisie et l'imprévu. Sentiments légers. Impressions fugitives. Poésie à fleur de peau, à fleur de jour, comme une brise l'été sur l'eau d'un lac, comme un sourire. *Après-midi, j'ai dessiné un oiseau*, c'est un peu le sourire du chat d'Alice. C'est très léger. Cela pèse très peu. Cela n'a pas grande importance. Et pourtant...

Pourtant, tout ce qui reste du chat disparu, c'est précisément son sourire. Pourtant :

Ça fait 27 ans que je ne suis pas allé en Europe  
 Ça fait autant d'années que j'ai pas mangé de caviar  
 27 ans sans avoir couché avec un homme  
 (...)  
 27 ans que j'ai pas fait de disque  
 27 ans sans avoir parlé espagnol, allemand  
 italien, portugais, russe...  
 27 ans que je ne suis pas mort<sup>(1)</sup>

*Après-midi, j'ai dessiné un oiseau* : « ça fait (...) 27 ans que je ne suis pas mort ». Le recueil s'organise après une adresse au lecteur par laquelle Thisdel, en trois pages, se présente et se préface : texte liminaire (cité partiellement ci-dessus) suivi d'un auto-portrait (signature datée sur fond blanc dans une sorte de tableau à la Ben, signé et daté lui aussi), avec sur la page d'en face, en guise d'avant-propos : « pour écrire, il faut avoir quelque chose à dire, alors je dis quelque chose ». Quelque chose égale ici bien sûr Jacques Thisdel 75. Double page : d'un côté « le tableau », de l'autre la phrase manuscrite ; disposition qui vient rappeler le double recours de l'auteur (à l'art visuel et au texte écrit) et sa personnalité à la fois de graphiste et de poète.

Pour le reste, le thème du livre se développe en une progression assez lâche et floue : instantanés de divers stades de la vie d'un être humain, depuis sa naissance à l'âge adulte et à la mort, avec en contre-point des images évoquant la succession des saisons et les cycles de la nature.

De nombreuses pages, de nombreux détails de ce volume sont de vraies petites merveilles d'humour et de fraîcheur : les soleils, par exemple, qui un peu partout pendent au bout de leur fil (dont un déguisé en yo-yo géant et un autre en horloge marquant midi), les fleurs qui poussent dans les nuages, les moustaches qui s'envolent rejoindre les oiseaux, « Marie le frigidaire qui ronronne l'hiver », etc.

(1) Le recueil n'est pas paginé. On ne s'étonnera donc pas de ne pas retrouver les références précises des citations.

Parmi les pages les plus réussies : « Devant moi, je vois du blé... » (texte seul) ; « j'ai planté terre et lune » (montage d'un dessin et d'un texte manuscrit blanc sur noir) ; « si j'étais un nuage » (mi-poème mi-calligramme) ; « vagues » (jeu graphique de l'écriture représentant — dessinant — le déferlement de la mer ; « une pluie de beaux temps » (dessin : toute une page remplie de soleils) ; « un rose, un papillon, un chant, un été, un midi, à la campagne... » (composition où se mêlent le texte manuscrit, typographié, le dessin, le phot collage. — A remarquer d'ailleurs, et cette page en est un bon exemple, qu'au moment même où le visuel chez certains poètes envahit l'espace jusque-là réservé au mot, le mot lui-même prend sa revanche et à son tour déborde dans la composition graphique, au point que Thisdel très souvent remplace tel ou tel élément de ses images simplement par le mot typographié qui le désigne.).

Pages réussies encore : celles de « neige » (reprise du procédé utilisé pour « vagues ») ; « mon jardin » (addition de fleurs et dessin d'enfant retouché) ; toute la série « pour toi » ; le poème : « j'ai acheté un paquebot » ; la page « au cinéma » avec le film de cow-boys (« pow pow pow » et dessin de revolvers) et d'Indiens représentés par des flèches et, inscrit sur le projecteur, ce poème savoureux et parodique : « Au Cinéma, / on a tourné du taponnage, / Durant le tournage, / Il fallait que Rita / Fasse avec Jules / Ce que Lola / avait fait à Ursule. / Rita, encore vierge, / Refusa le contact / Préférant un cierge / Et l'anonymat. » ; et enfin, les pages « On a l'âge de son cœur » et « un homme une femme » (mi-dessin mi-prose avec ce soleil omniprésent dans les dessins d'enfants et ce côté abrupt de la plupart de leurs histoires lorsqu'ils ont à les écrire : « un homme une femme dans une chambre s'aiment ils s'aiment partout parce qu'ils s'aiment beaucoup »).

Malheureusement, et c'est à l'égard de ce livre ma seule réserve, à côté des nombreuses pages très réussies, il s'en trouve quelques-unes plus ternes, moins signifiantes, moins poétiquement efficaces ; par exemple : « Ode à un hiver canadien », « un coup de beau temps », « une histoire de cœur », « sont des mots d'amour », « comme une petite fleur ». Sans

prétendre m'ériger en juge infaillible, il me semble quand même que près d'un quart des pages n'atteint pas la qualité des autres et que l'auteur aurait eu intérêt à les éliminer avant de donner son livre à la publication. Plus serré, d'une qualité plus constante, le recueil — même moins épais — aurait gagné en poésie.

Qu'importe ! *Après-midi, j'ai dessiné un oiseau* est un premier recueil. Et en soi, tel quel, une réussite. Seule la qualité des bonnes pages autorise à se montrer plus exigeant pour les autres. Par des moyens plus divers que ceux des poètes dits traditionnels, Jacques Thisdel atteint à la poésie : une poésie, je l'ai mentionné, quotidienne, à fleur de peau, directement accessible — poésie sur le ton de la conversation, poésie de la rue, des enfants, des saisons : *Ecume des jours* comme dirait Boris Vian. Poésie abordable qui peut sembler facile et naturelle mais peut-être une des plus difficiles à rendre car une des plus périlleuses. Filet de poésie sur la grisaille des jours. Passage d'un oiseau.

Longtemps sans doute après avoir oublié le contenu précis du recueil de Jacques Thisdel et, comme ne surnagent des années après les avoir lus de certains poèmes que l'un ou l'autre vers épars, je me souviendrai de cet oiseau que quelqu'un, un après-midi, a dessiné et de la poésie sous-jacente à sa démarche.

Par-dessus tout poème terminé, tout texte, par-dessus le temps passé — gagné — à l'écrire, tout poète pourrait bien, comme un enfant, triomphalement noter : *Après-midi, j'ai dessiné un oiseau*.

Après-midi, j'ai colorié un nuage. Après-midi, j'ai planté des bonbons. Après-midi, j'ai parlé le lapin... *Après-midi, j'ai dessiné un oiseau*.

ALEXIS LEFRANÇOIS